

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

D'Henrik Ibsen, mis en scène par Alain Françon



REVUE DE PRESSE

QUOTIDIENS



Ibsen, à l'heure des comptes

► **Magistralement mise en scène par Alain Françon, une interrogation profonde où l'auteur norvégien avouera : « J'ai mis le plus de moi-même. »**

SOLNESS, LE CONSTRUCTEUR, d'Ibsen
Théâtre national de la [Colline](http://www.colline.fr) à Paris

C'est l'histoire d'un homme terrible et sévère, ambitieux et égoïste. Architecte de renom, capable de tout pour réussir. Après avoir réduit à sa merci celui qui, jadis, lui avait ouvert son atelier, il maintient sous sa dépendance le fils de ce dernier, architecte aussi. Bâtitteur d'églises, hier, de maisons (« *des foyers pour les gens* », comme il dit), aujourd'hui, il n'a pas hésité à sacrifier le bonheur de son épouse, à sa quête d'absolu. Cependant, alors que le mine le souvenir de ses deux enfants décédés à la suite de l'incendie de sa maison qu'il n'a pas su (ou voulu ?) prévenir, sa propre mort le hante. Il vieillit. La fièvre de sa jeunesse a fui. Une jeune fille, à laquelle il avait promis, enfant, d'élever « *un château dans le ciel* », se rappelle inopinément à son souvenir. À son contact, tout va lui sembler à nou-

veau permis. Mais comment pourrait-il échapper à l'appel du vide ?

Cette histoire, c'est celle de « Solness le constructeur », le héros du drame d'Ibsen, au titre éponyme. Il l'a écrit en 1892, sur le tard, au retour d'un exil volontaire. C'est une œuvre crépusculaire, composée à l'heure des bilans sur le « pourquoi ? », le « comment ? », voire le « à quoi bon ? » de la vie. Dans un dernier élan pour conjurer un futur déjà prêt à se fondre dans le passé, se livre le grand combat des remords et des justifications, des illusions perdues et des rêves d'un recommencement possible...

C'est une œuvre crépusculaire, composée à l'heure des bilans sur le « pourquoi ? », le « comment ? », voire le « à quoi bon ? » de la vie.

À travers le destin de Solness, c'est évidemment le sien qu'Ibsen met en scène ; celui de l'artiste qui pour viser à la perfection, au plus haut, prend le risque de s'enfermer sur lui-même. Se voulant au service des

autres, il n'en demeure pas moins prisonnier de ses obsessions et des tourments de son âme. Cependant, le propos est plus large : il s'ouvre à l'humanité entière, aux interrogations de chacun sur son passage sur cette terre, son succès, son utilité...

Le discours est profond, ardu aussi. Tout l'art d'Alain Françon (qui se confronte pour la quatrième fois à Ibsen) est de le rendre audible, clair, aigu. Il signe, comme à son habitude, une mise en scène toute en épure, aussi construite que naturelle, au point d'en paraître invisible. Il en est de même de sa direction des acteurs, tous captivants : Adrien Gambar-Gontard, Agathe L'Huillier, Gérard Chaillou... Incandescente, Adeline D'Hermy est la jeune fille, tandis que Dominique Valadié, troublante de tension et de retenue, est l'épouse de Solness. Lui, c'est Wladimir Yordanoff, imposant, impressionnant comme rarement de force, jusque dans l'aveu de ses blessures. Et puis, il faut citer encore Michel Robin, bouleversant père humilié. Un bonheur. La cerise sur le gâteau !

DIDIER MÉREUZE

20 h 30. Jusqu'au 25 avril.
RENS. : 01.44 62 52 52, www.colline.fr

Un Ibsen en noir et or

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

La perfection théâtrale est peut-être de ce monde... C'est ce qu'on se dit en sortant, bouleversé, de « Solness le constructeur », créé à la Comédie de Reims, avant d'être à l'affiche à Montpellier et Paris (*). Dans sa mise en scène ultra-sensible, Alain Françon restitue toutes les facettes de la pièce tardive d'Ibsen (1892) – mélange d'amertume et de fol espoir – en fait un drame noir et or, précieux comme un manteau de nuit.

Clair obscur onirique

Pour raconter la fable du constructeur vieillissant qui redoute d'être renversé par la jeunesse – de « payer », pour avoir bâti sa fortune sur les cendres de son foyer, Françon a fait appel à son équipe de choc. Le décor harmonieux de Jacques Gabel, les lumières subtiles de Joël Hourbeigt, les costumes à la fois « vintage » et hors du temps de Patrice Cauchetier provoquent un choc sensoriel : entre le sombre cabinet d'architecte du premier acte, la pâle véranda du second, et la terrasse baignée d'opale du troisième, s'installe sur la scène une sorte de clair-obscur onirique et chatoyant.

La direction d'acteurs est un chef d'œuvre d'orfèvrerie. Dans le rôle de Solness, Wladimir Yordanoff est successive-

THÉÂTRE
Solness,
le constructeur
d'Henrik Ibsen. Mise
en scène : Alain Françon.
Création à la Comédie de
Reims. En tournée. 2h20

ment boule de nerf, monstre de cynisme et de douleur, puis prince bâtisseur, ressuscité grâce à un « shot » de jeunesse. Dominique Valadié (Aline, sa femme) est un cygne noir désespéré, magnifique, arrachant les larmes,

quand elle confie qu'elle a plus souffert de la perte de ses poupées dans l'incendie de sa maison que de la mort de ses jumeaux malades...

Pour incarner le rôle d'Hilde, la jeune fille qui dix ans après avoir été embrassée par Solness, vient réclamer son royaume de princesse, Françon a eu l'idée lumineuse de faire appel à une jeune recrue de la comédie française Adeline D'Hermy. Elle irradie – à la fois lutin, fée et jeune fille de chair et d'os. Dès son apparition fantastique, en tenu d'alpiniste, elle accapare la lumière, brûle les planches, occupe tout l'espace. Elle est là pour réveiller les morts... et elle y parvient presque – propulsant Solness vers son château dans les nuages. Les seconds rôles sont à l'avenant – présents, justes, denses. Le temps assassin, les châteaux bâtis sur du sable, l'amour violent, filtre et poison... Ibsen/Françon et ses comédiens d'exception vont vous vriller le cœur...

(*) 13 Vents - Montpellier (04 67 99 25 00), du 12 au 16 mars . La Colline - Paris (01 44 62 52 52), du 23 mars au 25 avril.



Dans le rôle d'Hilde, Adeline D'Hermy accapare la lumière, irradie, au côté de Wladimir Yordanoff, Solness, monstre de douleur. Photo Elisabeth Carecchio



Ibsen, au cœur des ténèbres

CHRONIQUE Des mises en scène différentes, un esprit unique et sombre. Passionnant.

**LE THEATRE****Armelle Héliot**armelle@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Très tôt, il a été joué dans toute l'Europe. Aujourd'hui encore le Norvégien Henrik Ibsen est sans doute l'un des écrivains qui passionnent le plus les metteurs en scène. Il y a dans son théâtre, pourtant très ancré dans la réalité sociale et culturelle de son temps (1828-1906), un tel sens de ce que l'on peut nommer « la psychologie des profondeurs », une telle analyse des mécanismes du réel qui parfois entravent ou broient les êtres, une telle clairvoyance lorsqu'il s'agit de relations familiales et du poids du passé le plus lointain, le plus enfoui, sur le pur présent, que rien ne date dans ses pièces. On pense souvent, en les lisant ou en les voyant jouées, aux textes de Sigmund Freud, aux « cas » qu'il relate en écrivain plus jeune mais assez contemporain d'Ibsen (1856-1939). Les comédiens eux aussi vénèrent Ibsen et ses personnages de souffrance, d'espérance, ses personnages combattants.

À l'affiche ces jours-ci, deux spectacles signés de metteurs en scène qui ne cessent de revenir à l'auteur de *Maison de poupée*, l'Allemand Thomas Ostermeier et le Français Alain Françon, confirment, s'il le fallait, toutes ces raisons de plonger au cœur des ténèbres.

À Vidy-Lausanne (jusqu'à ce soir), à Nanterre-Amandiers (du 5 au 27 avril puis en tournée) *Les Revenants*, dans une traduction et une adaptation nouvelles de Thomas Ostermeier et Olivier Cadiot, pousse au noir, dans un espace envoûtant, les tensions, les conflits, les secrets qui hantent la maison de la veuve Frau Alving (Valérie Dréville). Son fils Oswald (Éric Caravaca) revient d'un long séjour à l'étranger. Une jeune fille, Régine (Mélodie Richard) sert la famille.



Les Revenants d'Henrik Ibsen viennent hanter le présent : on se livre, on règle ses comptes, on rétablit l'implacable vérité. M. DEL CURTO

Son père, le menuisier Engstrand (Jean-Pierre Gros) travaille à l'orphelinat qui va être inauguré bientôt, comme une fondation qui perpétuera la mémoire d'Alving père. Le pasteur Manders (François Lorient), ami et confident, suit sans tout saisir immédiatement.

Ostermeier, qui dirige pour la première fois des comédiens de langue française et a monté toutes les grandes pièces d'Ibsen, s'appuie sur un plateau tournant enveloppé de projections vidéo angoissantes et belles (Jan Pappelbaum et Sébastien Dupoucy) pour donner le sentiment vertigineux du retour du refoulé, littéralement. N'en disons pas plus. Le suspense, la sourde menace, les événements catastrophiques qui ravivent les douleurs anciennes donnent à

toute pièce d'Ibsen quelque chose d'un roman noir, sinon un « thriller ». Les comédiens sont tous bouleversants.

Crissante comme une fée

À la Colline (jusqu'au 25 avril), *Solness le constructeur*, traduction française de Michel Vittoz, est aussi une descente au plus profond de l'âme humaine. Dans un décor d'apparence heureux (Jacques Gabel), adouci de lumières chaudes (Joël Hourbcigt), Halvard Solness (Wladimir Yordanoff) se cherche encore, comme un être qui n'a trouvé ni l'accomplissement ni la paix. Il a édifié sa carrière sur l'écrasement de Brovik (Michel Robin). Son fils (Adrien Gamba-Gontard) et sa fiancée (Agathe L'Huillier) travaillent pour lui. Il doit sa

fortune à sa femme (Dominique Valadié), ligotée de silence par un drame épouvantable, un être de devoir qui a accepté la mort de ses enfants, mais pas l'ancantissement de ses poupées... Le Docteur Herdal, l'ami, observe (Gérard Chaillou). Un jour, une toute jeune fille (Adeline D'Ilermy), crissante comme une fée, exaltée, autoritaire vient rappeler une promesse oubliée au Constructeur Solness...

Portée par des interprètes ultrasensibles qui suivent avec rigueur et audace leurs partitions, la tragédie se développe comme celle des *Revenants* par dévoilements successifs et tension. L'aspiration à l'élévation est aussi celle de la chute, de la perte, comme l'aspiration au dévoilement est désir de mort. ■



LA CHRONIQUE THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

L'art de bâtir des chimères

Cent sept ans après sa mort, Henrik Ibsen tient encore le haut du pavé et l'on ne cesse de monter ses drames. Alain Françon met en scène *Solness le constructeur* (1892), dans un texte français de Michel Vittoz (1). C'est le portrait parlant, sinon d'un surhomme empêché, du moins d'un « self made man » qui a son talon d'Achille. Trois femmes gravitent autour de ce bâtisseur autodidacte, dont la fortune et la gloire reposent sur une catastrophe initiale: l'incendie de la maison d'enfance de son épouse, laquelle ne s'en remet pas. La secrétaire aux élans béats sert à fixer dans l'atelier l'assistant dont Solness a besoin. L'apparition exaltante de la jeune Hilde Wangel ranime la flamme du désir chez l'homme mûr, rongé par un sentiment de culpabilité insondable. Voulant à la fin se dépasser, il tombe littéralement de haut, au vu, au su de tous. Pièce bâtie à chaux et à sable, dont les épisodes sont jointoyés à l'aide du plus surprenant mortier psychique, fait de rêves d'enfance et de cauchemars latents, le tout lissé à la truelle scandinave puritaine, *Solness le constructeur* fascine par l'aptitude passionnée de son auteur à créer de la vie avec force, sans souci excessif d'harmonie.

Françon organise cet univers de main de maître, avec la complicité éclairée de ses collaborateurs coutumiers. Le décor de Jacques Gabel se situe dans la zone franche d'un réalisme épuré, où les lumières de Joël Hourbeigt aident artistement à sentir passer le temps d'une journée et demie d'automne. Quant au jeu, noblesse oblige, perfection assurée dans la veine du juste prix accordé à la parole, suivant l'idiosyncrasie obligée de chaque figure. Wladimir Yordanoff (Solness)

Quant au jeu,
noblesse oblige,
perfection
assurée dans
la veine du juste
prix accordé
à la parole.

s'avère irréfutable dans la mauvaise conscience infuse d'un homme qui ne croit plus à rien et surtout en lui-même. L'enchantement naît d'Adeline D'Hermey (Hilde Wangel), femme-enfant aux pieds sur terre, lancée dans un tourbillon d'onirique ferveur.
Dominique Valadié

(Aline Solness), en veuve anticipée, Gérard Chaillou (docteur Herdal), en raisonneur patenté, Michel Robin (Knut Brovik) comme ployant sous son faux d'humanité, Agathe L'Huilier (Kaja Fosil) en oie blanche éperdue et Adrien Gamba-Gontard (Ragnar Brovik, le second brimé), en révolté impossible, s'insèrent, en toute logique, dans la marqueterie d'âmes agencée par Ibsen.

Anne-Marie Lazarini porte à la scène le roman de Jean Echenoz, Ravel, qui explore en tous sens l'énigme de la vie du compositeur, dont Georges Sféris, dans ses *Pages de journal*, notait qu'« il tient sa baguette en gardant le petit doigt levé, comme font certains en tenant une tasse de thé ». Au sein d'un élégant décor bleu de François Cabanat, qui signe les lumières, synthétisant divers éléments des Années folles dans l'univers de l'artiste dandy, se meuvent souplement Michel Ouimet, Ravel à la névrose tirée à quatre épingles, Marc Shapira en antagoniste bondissant et Coco Felgeirolles au féminin multiple gracieusement incarné. Ce spectacle raffiné, intelligent, sensible, qui épouse au mieux une écriture exactement spirituelle, comme d'un miroir brisé, quasi cubiste, suscite un plaisir constant, auquel la musique « à la manière de » interprétée à vue par son auteur Andy Emler, alternant avec Yvan Robillard, n'est évidemment pas pour rien.

(1) Théâtre national de la Colline jusqu'au 25 avril. Le 24 décembre dernier, nous rendions compte de la réalisation par Christophe Blondel, au Théâtre de l'Opprimé, de *Solness, constructeur* dans une traduction de Solveig Schwartz.

(2) Théâtre Artistique Athévains, jusqu'au 5 mai. Le roman est aux Éditions de Minuit. Du 13 avril à midi au 14 au soir, week-end autour de Jean Echenoz.



Adeline d'Hermey
(Hilde) et Wladimir
Yordanoff (Solness).
PHOTO CH. BAVNAUD DE
L'AGE WIKISPECTACLE

THÉÂTRE A la Colline, Alain Françon met en scène une pièce d'Ibsen dans laquelle un homme au seuil de la vieillesse est assailli par le doute.

«Solness», le crépuscule de l'idole

Par **PHILIPPE LANÇON**

Les désarrois du maître Solness, on les comprend : il arrive un âge où ni le génie, ni la vanité, ni le pouvoir sur les autres ne suffisent à remplir le trou qui vous attend. Halvard Solness est un grand architecte norvégien. Dans sa jeunesse, il a construit des églises. Un jour, la maison de famille de sa femme a brûlé. Il n'est pas certain que Solness ait tout fait pour éviter l'accident. Sa femme, Aline, en a été si affectée que son lait a empoisonné leurs deux nouveaux nés. Depuis, Solness construit des «foyers pour les humains», dans lesquels il y a toujours des chambres pour les enfants qu'il a perdus. Sans diplôme, il a l'amertume brutale de ceux que n'ont pas enduits les baumes initiatiques de la légitimité.

MASSIF. C'est un homme orgueilleux, puissant, egoïste, incapable de faire la moindre place au jeune architecte Ragnar Brovnik, son collaborateur, dont il a déjà désactivé le talent du père. Maintenant il observe, dit-il, «*le prix effrayant que j'ai dû payer pour y arriver. Oui. Pour construire les foyers des autres, j'ai dû renoncer pour toujours à avoir moi-même un foyer. Je veux dire pour une ribambelle d'enfants. Et pour un père et une mère aussi*». Bref, un monstre devenant vieux, mais qui ne l'est pas encore tout à fait au moment où se joue la pièce. Il veut désormais bâtir «*des châteaux dans les nuages*», comme Jean Nouvel. Qu'ils soient en Norvège ou ailleurs, ces châteaux-là sont toujours en Espagne. On finit par tomber de leur plus haute tour, poitrine en avant.

Comment jouer un tel homme ? L'entourer de sa ménagerie de morts-vivants ? Bref, le mettre en scène ? D'abord, en se rappelant que la pièce date de 1892. Première des œuvres de la tétralogie finale d'Ibsen, elle est écrite par un vieux dramaturge au sommet de la gloire, revenu dans son pays après vingt-sept ans d'exil, et qui est, comme son personnage, à l'heure du bilan. Le bilan, c'est toujours ce qu'on fait quand il est trop tard. Comme Solness, Ibsen ne veut pas laisser la place. Il a lui aussi des démêlés avec les jeunes écrivains : son gendre Bjornstjerne Bjornson («*Tu es bien trop jeune*, écrit celui-ci à sa fille, *pour comprendre le mal que m'a fait Ibsen*»), Knut Hamsun, qui entend liquider l'ombre du vieux sur sa montagne. Ce type de patriarcat artistique autour duquel tournent les femmes, les em-

ployés, les fantômes, est à la fois daté, pesant et préfreudien dans son exposition. Le talent d'Alain Françon et de l'acteur qui l'interprète, Wladimir Yordanoff, est de savoir rendre son poids en lui enlevant sa lourdeur, sa geste démonstrative, une stature exagérément symbolique. Yordanoff est à la fois mas sif et absent, du Tchekhov sans fantaisie et sans vodka, comme ressaisi dans les interminables crépuscules du Nord. Suspendu à la mort qui vient, il ne sait plus quoi faire de sa puissance. Sa violence est ébréchée. Quelque chose en lui est déjà son propre spectre.

LUMIÈRES. Autour, la plupart des autres ne sont pas morts, mais comme absents à eux-mêmes. Son génie égocentrique les a dévitalisés. Dominique Valadié interprète sa femme : elle a fondu dans le chagrin, mais c'est comme si, à une scène près, la plus belle, elle n'avait même plus la force de l'exprimer. Grande et vieille poupée qui ne dit plus ni oui ni non, et ne pleure que lorsqu'elle raconte comment, dans l'incendie, ses poupées ont brûlé. Le classicisme de Françon, sa formidable sensibilité aux lumières qui déclinent, font merveille : ils allègent la pièce, installent sur chacun la mélancolie d'un regard éloigné.

Reste la jeune Hilde. Dix ans plus tôt, elle en avait 12, et Solness l'a embrassée en lui promettant un château. A l'heure dite, elle se présente chez lui, avec un naturel d'alouette : la jeune fille est la vie, la jeune fille est la mort. Elle est jouée par Adeline d'Hermy, venue pour l'occasion de la Comédie-Française. C'est le clou et le marteau du spectacle. Sa voix de petite fille exaspérante raye le disque d'une écoute trop sentimentale. Son sourire gracieux tourne, lorsqu'elle fait face au public, à la grimace presque désagréable, rejoignant discrètement la gravité qu'elle annonce, mais à laquelle elle échappe. Son pas de deux, surtout, avec Yordanoff, très bien orchestré par Françon, installe par contraste la puissance, la grâce et la fin. Solness, bûcheron d'angoisse, avance sur ses pas de petite poucette vers la forêt où sont les arbres qui formeront le cercueil. ◆

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

de **HENRIK IBSEN** ms Alain Françon.
Théâtre de la Colline, 75020
Jusqu'au 25 avril. Rens : www.colline.fr

L'Allemand offre une version actualisée
des «Revenants» d'Ibsen aux Amandiers.

Thomas Ostermeier répond présent

LES REVENANTS de **HENRIK IBSEN** ms de Thomas Ostermeier, au théâtre Nanterre-Amandiers (92). Jusqu'au 27 avril Rens.: 01 46 14 70 00.

Deux pièces d'Ibsen, deux approches opposées. Quand Alain Françon propose au théâtre de la Colline une mise en scène ultraclassique de *Solness le constructeur* (lire ci-dessous), Thomas Ostermeier prend le parti de l'actualisation pour *les Revenants* qu'il présente aux Amandiers de Nanterre. Une méthode dont le directeur de la Schaubühne de Berlin est familier, Ibsen étant, par ailleurs, l'un des auteurs qu'il a le plus souvent abordé.

Dans *Un ennemi du peuple*, vu au dernier Festival d'Avignon, la transposition de l'intrigue dans l'Allemagne d'aujourd'hui soulignait la portée politique de la pièce et donnait même lieu à un débat public en pleine représentation. Pour *les Revenants*, cette volonté de mise au goût du jour coule moins de source. Ainsi, dans l'adaptation - traduite par Olivier Cadiot -, Osvald, le fils prodigue revenu dans la maison familiale au bord du fjord, n'est plus peintre mais vidéaste. Or, *les Revenants* est une pièce de son temps. Archétype du notable respectable, Alving, le père décédé, était un sale individu qui trompait sa femme avec la bonne et a transmis la syphilis à son fils.

Les thèmes développés par Ibsen - refoulement, culpabilité, lutte contre les fantômes du passé - annoncent Freud, qui a cité souvent les pièces du Norvégien dans ses travaux. Dans le spectacle d'Ostermeier, ce contexte historique est comme effacé au profit de conflits immémoriaux (ambiguïtés du rapport mère-fils, opposition entre devoir et jouissance, etc.). In-séparable de son caractère daté, la finesse d'analyse de l'œuvre passe largement à la trappe au profit d'une composition visuellement réussie mais un peu vaine, et de très beaux moments d'acteurs, dominés par le duo Valérie Dréville (Frau Alving) et François Loriquet (le pasteur Manders).

Dans un entretien publié dans le programme, Ostermeier explique son approche: «*Beaucoup de metteurs en scène ne perçoivent pas le théâtre comme un art qui est à la recherche de l'expression personnelle [...]. Ils sont trop dans la copie et l'imitation de formes de grands maîtres. Cela ne m'intéresse pas du tout.*» La comparaison de son spectacle avec celui de Françon peut laisser croire qu'il se trompe. Assumant «*l'imitation de formes*» - celles du bon vieux théâtre classique -, Françon va sans doute plus loin dans «*la recherche de l'expression personnelle*» qu'Ostermeier proclamant son refus des maîtres.

RENÉ SOLIS



THÉÂTRE IBSEN-FRANÇON, UNE RÉUSSITE

A La Colline à Paris, Alain Françon bâtit un spectacle épuré autour des constructions délicates de *Solness*, d'Henrik Ibsen. Le metteur en scène traduit avec finesse le sens de la pièce : que construit-on dans sa vie et qu'y perd-on ? Wladimir Yordanoff incarne un Solness torturé face à Adeline d'Hermy, découverte éclatante, dans le rôle d'Hilde.

Alain Françon sur l'échafaudage d'Henrik Ibsen

Le metteur en scène traduit avec finesse le sens de « Solness » : que construit-on dans sa vie, et qu'y perd-on ?

Théâtre

Les grands architectes ne sont pas toujours ceux dont le geste est le plus spectaculaire. Ainsi en va-t-il aussi bien d'Henrik Ibsen que d'Alain Françon, chez qui l'art le plus élevé ne fait pas dans l'esbroufe, mais relève d'une science des équilibres et de l'épure, et d'une haute conscience des humains qui habitent leurs constructions. Arrêtons-là la métaphore architecturale : *Solness le constructeur*, que met en scène l'ancien directeur du Théâtre de la Colline dans la maison qu'il a quittée fin 2009, est tout simplement du grand théâtre, comme on n'en voit pas si souvent aujourd'hui.

Conflit ibsénien entre l'élévation par l'art et la nécessité de vivre parmi les hommes

Solness, qu'Ibsen a publiée en 1892 et qui est considérée comme une de ses quatre pièces testamentaires, n'est pourtant certainement pas la meilleure œuvre de l'auteur norvégien. Les symboles y sont parfois un peu lourds pour un public d'aujourd'hui, qui a potassé son petit manuel de psy-

chanalyse pour les nuls. Mais Françon en tire le meilleur, et on (re) découvre complètement cette œuvre assez rarement jouée.

Tout ici fait sens, dans ce drame implacable qui va conduire le constructeur Solness, célèbre et adulé, à sa chute. Tel qu'on le découvre au début de la pièce, cet homme vieillissant est saisi par la peur de voir « *la jeunesse frapper à sa porte* ». Les coups sont d'abord portés par son jeune dessinateur, Ragnar Brovik, qui souhaite voler de ses propres ailes, provoquant chez Solness une panique irrépressible à l'idée d'être supplanté par ce brillant rival.

Et puis la jeunesse vient bien « *frapper à sa porte* », au sens strict, en la personne d'une très jeune femme, Hilde Wangel. Mi-ange, mi-démon, elle pénètre comme une tornade pour semer la perturbation dans cette maison triste, « *où jamais ne rentre le moindre rayon de soleil* », où vit Solness avec sa femme, Aline, et qu'il a construite après que leurs enfants sont morts.

Hilde a connu Solness dix ans plus tôt, dans son village où il était venu construire une église à la très haute tour. Après être monté tout en haut de la tour, Solness avait pris la petite Hilde dans ses bras, lui avait dit qu'elle était sa princesse, et lui avait promis que, avant



Wladimir Yordanoff incarne un Solness torturé face à Adeline d'Hermey, découverte éclatante dans le rôle de Hilde. PASCAL VICTOR/ARTCOMART

que dix ans ne se soient écoulés, il reviendrait la chercher pour lui offrir un royaume et un château. Les dix ans ont passé. Hilde vient réclamer son royaume.

Si c'est aussi réussi, si le spectacle est aussi beau, si l'on en sort aussi profondément nourri, c'est que Françon, qui sort le drame bourgeois du XIX^e siècle de son contexte, tient tous les aspects de la pièce, à commencer par la dimension la plus concrète et la plus humaine. Son *Solness* nous parle, de manière directe et déchirante, de la vieillesse, et de l'angoisse d'être chassé par une nouvelle génération. D'un couple détruit par la culpabilité. D'une femme ravagée par la douleur d'avoir perdu ses enfants, et qui ne peut plus que survivre, toute joie oubliée. De la manière dont, aujourd'hui comme hier, de très jeunes femmes s'éprennent d'hommes mûrs et célèbres. De la sauvagerie de la jeunesse, enfin, et de ce que deviennent les rêves de l'enfance.

Mais Alain Françon va aussi fouiller, avec une clarté et un calme imparables, la portée la plus symbolique et la plus abstraite de la pièce, dans le bel espace sobre conçu par Jacques Gabel, et superbement éclairé par Joel Hourbeigt. Le conflit ibsénien entre l'élévation par l'art, l'autoréalisation, et la nécessité de savoir vivre parmi

les hommes ou, plus simplement, la contradiction que chacun peut ressentir en soi, entre le désir de se hisser au-dessus de l'ordinaire et l'humilité de continuer à vivre dans la communauté humaine, court tout au long de la représentation, sans aucune lourdeur. Plus largement, que construit-on, dans sa vie, et que recouvre d'ailleurs cette notion de « construction de soi », devenue si importante à l'époque moderne, et sur laquelle Ibsen lui-même a bâti toute son existence ? Que perd-on, que sacrifie-t-on, à vouloir tout construire, tout maîtriser ?

Toutes ces questions, vertigineuses, on se les pose, pour soi, avec un trouble réel, parce qu'elles sont incarnées, au sens le plus fort du terme, par des acteurs parfaits, et magnifiquement dirigés : Gérard Chaillou (le docteur Herdal), Adrien Gamba-Gontard (Ragnar Brovik), Agathe L'Huillier (Kaja), Michel Robin (Knut Brovik), absolument merveilleux dans le rôle du vieil homme qui veut voir son fils s'accomplir et réussir avant de mourir. Dominique Valadié, qui vous cloue dans votre fauteuil d'émotion, quand son Aline Solness évoque les poupées de son enfance, perdues dans l'incendie de sa maison, comme un drame plus terrible encore que la perte de ses enfants. Wladimir Yordanoff,

lui, est un Solness torturé, qui ose jouer tous les côtés antipathiques du personnage – en qui Ibsen a mis beaucoup de lui-même –, mâle dominateur enfermé dans son costume trois-pièces comme dans une armure. Quant à Adeline d'Hermey, qui joue Hilde, c'est une découverte éclatante : un feu follet sur le plateau de la Colline ■

FABIENNE DARGE

Solness le constructeur. d'Henrik Ibsen (texte français de Michel Vittoz). Mise en scène Alain Françon. La Colline-Théâtre national, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. M^o Gambetta. Tél 01-44-62-52-52. Mardi à 19 h 30, du mercredi au samedi à 20 h 30, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 25 avril. De 14 € à 29 €. Durée : 2 h 20.

Adeline d'Hermy, une fille en djinn

ON AVAIT déjà aperçu Adeline d'Hermy sur les plateaux de la Comédie-Française, où elle est entrée comme pensionnaire en décembre 2010, et où elle a joué dans *Bérénice*, *La Pluie d'été*, *Peer Gynt* ou *La Trilogie de la villégiature*, mise en scène par Alain Françon. Et c'est lui qui lui offre, à 26 ans, son premier grand rôle, où la jeune actrice explose littéralement

Dans *Solness*, elle joue donc Hilde, et c'est incroyable de la voir se glisser sous les tables, traverser la scène comme un météore et électriser l'air. In saisissable, vive comme un torrent, elle est une de ces sauvageonnes, filles des bois, lutins, trolls, djinns, esprits malins, qui traversent tout le théâtre de Henrik Ibsen, et qui incarnent la vie dans ce qu'elle a de plus pur, de plus désirable et... de plus dangereux.

Dans cette partition très corporelle, Adeline d'Hermy est particulièrement à son aise. Elle a fait

beaucoup de danse contemporaine, au Conservatoire de Lille, où elle est entrée très jeune, et cela se voit. C'est une de ses professeures qui lui a conseillé de se tourner vers le théâtre, parce qu'elle la trouvait particulièrement expressive. Adeline d'Hermy a enchaîné le Cours Florent, le Conservatoire et l'entrée à la Comédie-Française sans coup férir.

Pureté

Dans la vie, c'est une jeune femme timide, qui n'en revient toujours pas d'être là. « *C'est vraiment sorti de nulle part, chez moi, le théâtre* », remarque-t-elle en souriant à Noyelles-Godault, non loin de Lens, où elle a passé son enfance et son adolescence, elle n'a jamais vu la moindre pièce. « *Mais quand je suis sur scène, je ne suis plus du tout timide. J'ai l'impression d'être comme un oiseau.* »

Il y a en elle une forme de pureté qui détonne aujourd'hui et, dans son jeu, beaucoup d'enfance.

« *J'y tiens beaucoup. C'est le plus beau moment de la vie* » Comédienne ? « *Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. A part vendre des fleurs, peut-être. C'est le plus beau métier qui soit : on parle d'êtres humains à d'autres êtres humains.* » Evidemment, elle aimerait jouer Tchekhov – « *sur l'humain, il n'y a pas mieux, non ?* ».

Au Français, où elle retournera après le congé que lui a accordé la Maison pour jouer à La Colline, elle sera Agnès, dans *L'Ecole des femmes* mise en scène par Jacques Lassalle, où elle reprend le rôle après Julie-Marie Parmentier, et Charlotte, dans le *Dom Juan* de Molière monté par Jean-Pierre Vincent. Deux personnages aux antipodes, ce qui lui plaît. Michel Robin, qui joue le vieux Knut Brovik dans *Solness*, qui n'est pas un mince acteur, et qui l'adore, dit d'elle. « *Elle n'a rien à apprendre, elle sait déjà tout.* » ■

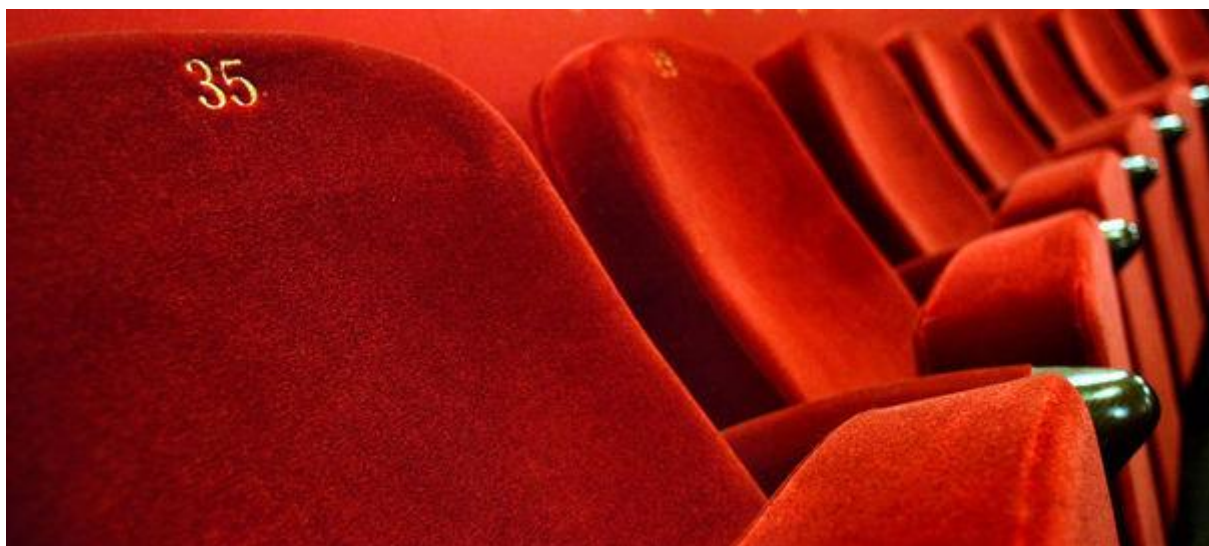
F. DA.

HEBDOMADAIRES

Solness le Constructeur au Théâtre de la Colline

Par [Igor Hansen-Love](#) (L'Express), publié le 25/03/2013 à 10:10

Alain Françon met en scène avec talent la pièce *Solness le Constructeur* d'Henrik Ibsen au théâtre de la Colline jusqu'au 25 avril.



Alain Françon met en scène Henrik Ibsen avec talent au Théâtre de la Colline.

AFP PHOTO/ PHILIPPE MERLE

Solness n'a plus grand-chose à prouver. A l'automne de sa vie, il jouit d'une solide réputation d'architecte mais éprouve pourtant une peur viscérale de la nouvelle génération. L'artiste fait de son mieux pour la maîtriser, jusqu'au jour où une jeune femme frappe à sa porte...

C'est dans une scénographie extrêmement aérée qu'Alain Françon met en scène ce chef-d'oeuvre d'Ibsen, minimisant quelque peu la dimension psychologique de la pièce (la culpabilité de Solness), au profit de sa charge symbolique et métaphysique : pour appréhender la création et se réaliser en tant qu'artiste, il faut prendre le risque de quitter le royaume humain. Mais le véritable talent d'Alain Françon est dans la direction de ses comédiens. On entend résonner leurs voix, d'une justesse remarquable, longtemps après la représentation.



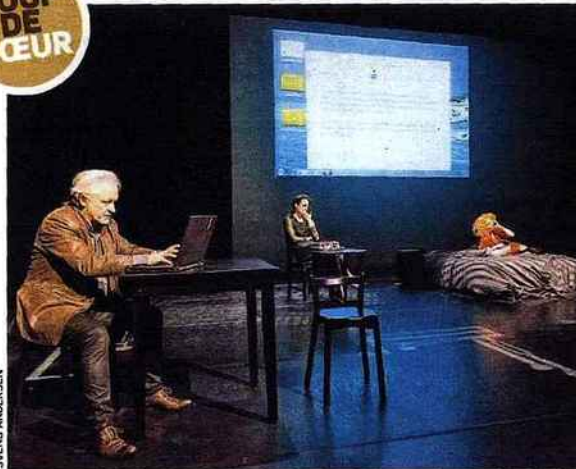
SEMAINE DU MERCREDI 3 AU 9 AVRIL 2013

COUP DE CŒUR

ONLY CONNECT

♥♥
VINGTIÈME THÉÂTRE,
7, rue des Plâtrières (XX^e)
TÉL. : 01 48 65 97 90
HORAIRES : du mer. au sam.
à 21 h 30 **PLACES :** de 13
à 25 € **DURÉE :** 1 h 40
JUSQU'AU 28 avril

Mitch Hooper, qui écrit en français, est un de nos meilleurs auteurs. Chaque pièce est un petit événement. On attendait donc avec intérêt cette nouvelle œuvre. Une folie. Une vraie. Avec plus de 350 effets lumineux, des projections vidéo, des histoires d'amour qui s'entrecroisent. Hooper est un auteur qui s'intéresse avant tout à l'être humain, ses blessures, ses contradictions, ses difficultés à s'assumer... Metteur en scène, il sait diriger ses acteurs, les aimer, les guider. Et ils sont,



Une fable contemporaine bien ficelée sur la solitude qui perdure malgré la profusion des moyens de communication.

une fois encore, très bons, les fidèles comme Anatole de Bodinat ou les nouveaux comme, par exemple, Daniel Berlioux ou Sophie Vonlanthen. Une seule question se pose : tout ce déferlement de technique est-il bien utile ? Dénoncer l'influence né-

gative des nouvelles technologies en les utilisant, n'est-ce pas un peu la même chose que d'ennuyer pour dénoncer l'ennui ? Mais c'est tellement formidable un vrai et bon auteur dramatique. On en manque. ■

JEAN-LUC JEENER



Les personnages névrosés d'Ibsen se déchirent sans parvenir à affronter la réalité.

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

♥♥
THÉÂTRE DE LA COLLINE
15, rue Malte-Brun (XX^e)
TÉL. : 01 44 62 52 52
HORAIRES : du mer. au sam.
à 20 h 30, mar. à 19 h 30 et dim.
à 15 h 30 **PLACES :** de 14 à 29 €
DURÉE : 2 h 20 sans entracte
JUSQU'AU 25 avril

Le grand constructeur Halvard Solness (très juste Wladimir Yordanoff) craint que le jeune architecte Ragnar Brovik (Adrien Gama-Gontard) n'empiète sur ses plates-bandes et prend des dispositions pour le garder sous sa coupe. Traumatisée par un drame personnel, Aliene, sa femme (Dominique Vala-

dié), se contente de « faire son devoir » au jour le jour. L'intrusion de Hilde (pétulante Adeline D'Hermy), qui exige que Solness construise un royaume pour elle, perturbe encore davantage le semblant d'existence du couple. À travers une mise en scène très classique et des lumières en demi-teinte, Alain Françon fait ressortir la vulnérabilité des personnages névrosés. On n'est pas loin de la tragédie antique, le poids du destin écrase les protagonistes qui se déchirent et ne parviennent pas à affronter la réalité. Pour autant, abandonnés à leur solitude, ils se débattent sans susciter la moindre compassion. ■

NATHALIE SIMON

IL EST TEMPS DE RÉSERVER

> La Fin du monde est pour dimanche

Dans le cadre de la « Carte blanche » de François Morel, encore un spectacle prometteur... À la Pépinière du 18 avril au 22 juin (01 42 61 44 16).

> The Four Seasons restaurant

Romeo Castellucci présente l'un des volets de son cycle « Le Voile noir du pasteur ». Superbe travail sur le son et le sombre. Théâtre de la Ville. Du 17 au 27 avril (01 48 87 22 77).



Jeunes filles en fleur

Ces jeunes comédiennes sont inconnues du grand public, pourtant elles font des étincelles sur les planches : Adeline d'Hermey, 26 ans, est l'insolente adolescente mi-ange mi-démon de *Solness le constructeur*, d'Ibsen, Mélodie Richard, 29 ans, est la domestique faussement docile des *Revenants*,

et Manon Combes, 26 ans, l'aubergiste candide du *Prix Martin*, de Labiche. Ces belles filles en fleur sont la jeune et solide garde du théâtre français. Leur talent coule de source, mais elles ne jurent que par la rigueur et la discipline. Adeline d'Hermey est pensionnaire de la Comédie-Française depuis 2010,

Mélodie Richard et Manon Combes sont sorties du Conservatoire en 2011. Allures gracieuses, visages angéliques, regards vifs, ces brindilles d'or et de lumière irradient les scènes françaises. Peut-être parce qu'elles ne sont pas loin de l'enfance, chacune arrête le regard. Dans le sillage de Judith

Chemla et d'Anais Demoustier, elles sont les grandes de demain. ■

SOLNESS Jusqu'au 25 avril,

au Théâtre national de La Colline

LES REVENANTS Jusqu'au 27 avril,
à Nanterre-Amandiers (lire p. 32).

LE PRIX MARTIN Jusqu'au 5 mai,
au Théâtre national de l'Odéon.



PAR
NATHALIE
SIMON
NSIMON
@LEFIGARO.FR



scènes



réservez

Hautes tensions

Festival de cirque et de danse hip-hop
Une 3^e édition où l'on retrouve Hamid Ben Mahi, Sébastien Ramirez, Pierre Rigal, Mathurin Bolze, Lady Rocks... Dix-sept compagnies qui se croisent parfois lors de scènes partagées entre cirque et hip-hop. A noter, le premier championnat, en France, d'art du déplacement : ces acrobates bondissant d'obstacles en façades pour parcourir les villes - les Yamakasi...
du 16 au 28 avril au parc de La Villette, Paris, tél. 01 40 03 75 75, www.villette.com

Them

conception Chris Cochrane, Dennis Cooper et Ishmael Houston-Jones
Reprise très attendue de cette pièce de 1986 sur le thème de l'homosexualité masculine dans le New York des années 80, née de la rencontre entre l'auteur Dennis Cooper, le guitariste Chris Cochrane et le danseur et chorégraphe Ishmael Houston-Jones. Autour de Dennis Cooper, sur scène, sept jeunes danseurs reprennent le flambeau.
les 10 et 11 avril au festival A corps, Poitiers, 05 49 39 29 29, www.tap-poitiers.com

vertigo

La comédienne Adeline d'Hermey électrise un **Solness le constructeur** d'Ibsen très finement mis en scène par Alain Françon.

Il y a chez Ibsen un talent singulier à dissimuler sous un abord naturaliste une réalité d'ordre poétique autrement plus complexe. Faire exister les deux pratiquement sur le même plan constitue un des attraits essentiels de ce théâtre peuplé de fantômes. C'est particulièrement vrai dans *Solness le constructeur* où le drame s'élabore en laissant remonter progressivement à la surface les ombres du passé. "On ne peut que fouiller dans la cendre", écrit-il dans un poème préfigurant l'argument de la pièce. La mise en scène remarquable de précision qu'en donne aujourd'hui Alain Françon exploite avec doigté la tension entre ces éléments contradictoires pour en libérer la charge explosive.

Jouissant d'une réputation fermement établie, Halvard Solness est l'image même de la réussite. Le comédien Wladimir Yordanoff campe à la perfection ce bâtisseur solide comme un roc - sauf que sa réputation repose sur des fondations fragiles. Dans la force de l'âge, mais plus tout jeune, il se sent menacé par la nouvelle génération. Son charisme puissant, dont il s'effraie parfois, lui sert à manipuler son entourage.

La pièce s'ouvre ainsi sur une intrigue en trompe l'œil, la relation amoureuse entre Solness et son employée, Kaja Fosli. Une ruse, en fait, pour garder à son service Ragnar Brovik, le compagnon de Kaja. Solness redoute qu'en se mettant à son compte, Ragnar ne devienne un concurrent redoutable. Il y a en lui quelque chose de la forteresse assiégée, mais son véritable ennemi se trouve à l'intérieur. C'est un homme hanté que protège tant bien que mal une épouse résignée, portant sur ses épaules le poids d'un malheur ancien, interprétée avec une minutie quasi orientale par Dominique Valadié. La structure de la pièce se dévoile par petites touches dans une atmosphère qu'épaissit peu à peu un sentiment d'étrangeté grandissant. Solness parle d'une "dette immense", évoque sa "folie", en des termes énigmatiques.

Dans cette ambiance lourde de pressentiments, l'irruption d'Hilde Wangel, surgie de nulle part, sac au dos et bâton de randonneur à la main, ressemble d'abord à un appel d'air. La comédienne Adeline d'Hermey lui insuffle avec beaucoup de talent un mélange d'assurance presque autoritaire et d'ingénuité insidieuse.



Wladimir Yordanoff
et Adeline d'Hermy

Elizabeth Caccchio

Hilde et Solness se seraient rencontrés dix ans plus tôt. Le jour où celui-ci a accroché une couronne de fleurs en haut de la tour d'une église qu'il avait construite. Elle était encore enfant. Mais, explique-t-elle, quelque chose s'est passé entre eux qui justifie sa présence devant lui dix ans plus tard. Hilde possède une capacité redoutable à exprimer les aspirations les plus secrètes de Solness. Elle pourrait être une nymphe issue d'un monde mythique. Sa relation avec le constructeur relève presque du fantastique. Car Solness, bien que bâtisseur de clochers, est sujet au vertige.

Derrière le héros se dissimule un être hanté par la culpabilité liée à la mort, dans un incendie, de ses deux enfants. Hilde exige de Solness qu'il lui bâtisse un royaume dans les airs. Elle trouve ça "effroyablement excitant" de lui demander l'impossible. Comme si elle matérialisait sa folie des grandeurs. Au point de le convaincre de monter encore une fois sur la tour, en dépit de son vertige, quitte à ce qu'il se tue en tombant. Cette relation entre un homme tourmenté et l'incarnation de son orgueil démesuré sous la forme d'une nymphe est un des moments les plus troubles et fascinants du théâtre d'Ibsen. **Hugues Le Tanneur**

Solness le constructeur d'Henrik Ibsen, mise en scène Alain Françon, avec Wladimir Yordanoff, Adeline d'Hermy, jusqu'au 25 avril à La Colline Paris XX^e, www.colline.fr



Le totem.



Le komboloï d'Alain Françon.

Metteur en scène plusieurs fois primé aux Molières, Alain Françon a été directeur du Centre dramatique national de Lyon, puis du Centre dramatique national de Savoie. A la tête du Théâtre national de la Colline de 1996 à 2010, il continue chaque année d'y monter un spectacle. En s'attaquant une fois de plus à Ibsen avec *Solness le constructeur*, l'homme de théâtre s'interroge sur la portée d'une œuvre face à l'arrivée de la nouveauté et de la jeunesse. En guise de totem, il a choisi ce komboloï, sorte de chapelet grec qui lui rappelle un ami cher.

“ Ce komboloï appartenait au comédien Jean-Paul Roussillon. Depuis deux ou trois ans, je l'ai tout le temps avec moi. Je le garde à l'intérieur d'une poche de ma sacoche de répétitions, toujours la même. C'est une sorte de chapelet que les Grecs ou les Turcs gardent à la main. Il se manie d'une façon bien précise : on le fait passer d'un doigt à l'autre en égrainant les petites boules. C'est assez difficile. Jean-Paul savait parfaitement s'en servir. Avec élégance. Il n'en possédait qu'un et le manipulait tout le temps. Pour se calmer, je pense. Moi, je ne suis pas très stressé, pourtant, il ne me quitte jamais. Je

trouve que c'est un bel objet, dont les perles sont certainement en ambre. C'est à une première de spectacle que Catherine Ferran, son épouse, me l'a donné. Elle savait l'amitié que j'avais pour son mari, décédé en 2009, et ce komboloï me permet de penser à lui. Je me souviens notamment que lorsque je mettais en scène *La Cerisaie*, de Tchekhov, à la Colline, Jean-Paul était toujours derrière moi, son komboloï à la main. Aujourd'hui, j'ai encore ce réflexe, pendant des répétitions, de me retourner pour le chercher du regard. A l'exception de quelques livres, je possède très peu d'objets auxquels je suis attaché. Mais ce serait un déchirement si je perdais celui-ci. Pas par superstition, mais parce qu'il est pour moi une présence, un symbole du regard bienveillant de mon ami. Ce regard qui me donnait confiance lorsque nous travaillions ensemble. Cet objet est imprégné de ce sentiment si doux. Nous nous connaissions depuis la Comédie-Française, où je l'avais dirigé dans une adaptation de la pièce d'O'Neill *Le Long Voyage vers la nuit*. Puis au Théâtre de la Colline, où il a joué dans de nombreuses pièces que j'ai montées. Personne, sauf la femme de Jean-Paul, ne sait l'importance que j'accorde à cet objet que je sors peu de sa cachette. J'imagine que je le transmettrai un jour à mon tour. »

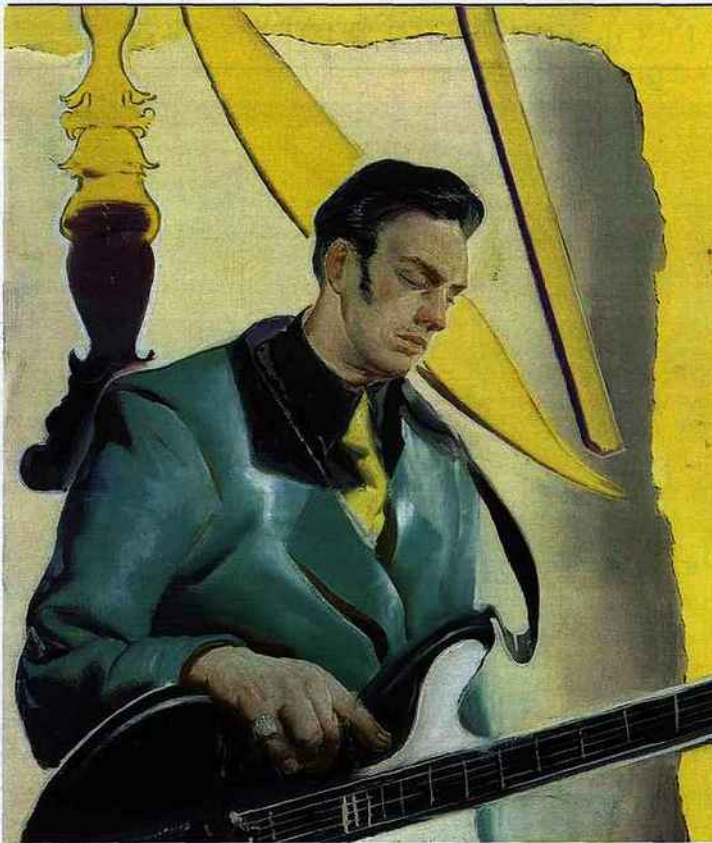
Propos recueillis par Jérôme Badie

A voir

Solness le constructeur, d'Enrik Ibsen. Théâtre de la Colline, jusqu'au 25 avril 2013.



CULTURESmadame



EXPO LE MONDE DE NEO RAUCH

Neo Rauch se rapproche. Voilà, à Bruxelles, un peintre allemand des plus cotés de la scène internationale. **ENIGME SANS SOLUTIONS.** C'est un mélange de surréalisme, de culture pop, de bande dessinée. Que racontent les toiles monumentales et colorées de Neo Rauch ? L'artiste, né dans l'ex-Allemagne de l'Est, exprime-t-il le bouleversement qui a suivi la chute du Mur, les promesses et le désenchantement ? Dans ses tableaux à plans multiples, animés de personnages hybrides, il y a une exubérance carnavalesque et une violence certaine.

FULGURANTE ASCENSION. Artiste solitaire, circonspect, Rauch, né en 1960 et soutenu par le galeriste Charles Saatchi, est devenu la coqueluche du marché. On voit en ce pionnier de l'école de Leipzig le renouveau de la peinture figurative.

✓ **NEO RAUCH. THE OBSESSION OF THE DEMIURGE. SELECTED WORKS 1993-2012.** palais des Beaux-Arts, Bruxelles, jusqu'au 19 mai. www.bozar.be

THEATRE ADELINE D'HERMY AU ROYAUME D'IBSEN

MA VIE D'ACTRICE. « Je n'ai commencé le théâtre qu'à 19 ans. Je suis allée à Paris. Six ans plus tard, je joue, à La Colline Hilde dans une pièce peu connue d'Ibsen sous la direction d'Alain Françon.

Pensionnaire à la Comédie-Française, je serai bientôt Agnès dans "l'École des femmes". »

LA JEUNE FILLE ET LA MORT. « C'est l'histoire d'un architecte qui a bâti des églises, mais qui est rongé par la peur de devoir céder sa place. La jeunesse frappe à sa porte sous les traits d'une jeune femme. Elle lui remémore sa promesse : lui construire un royaume. Ange ou démon ? Hilde va le pousser à l'impossible... »

✓ **SOLNESS LE CONSTRUCTEUR.** du 23 mars au 25 avril, www.colline.fr

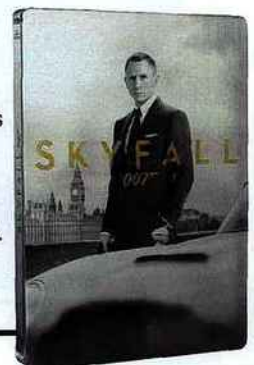


DVD SKYFALL LE COMPTE EST BOND

POURQUOI LE 23^E JAMES BOND EST-IL L'UN DES MEILLEURS ? Parce qu'il ne sacrifie pas la psychologie des personnages aux scènes d'action. Et, surtout, parce qu'il revient aux fondamentaux de la saga 007 : de l'humour so British, de l'élégance et un méchant génial. Javier Bardem, teint en blond, incarne un criminel aussi séduisant que terrifiant.

BONUS : « Aston Martin DB5, le mythe », un hommage à la sublime voiture fétiche de Bond. Laquelle, à l'instar de son propriétaire, passe un très mauvais quart d'heure dans le film...

✓ **SKYFALL**, de Sam Mendes (2012). Avec Daniel Craig, Javier Bardem. 1 DVD MGM/United Artists. Disponible en Blu-ray.



PHOTOS : NEO RAUCH - DE RAUCH, 2005/UVIE WALTER, BERLIN, CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/COMÉDIE FRANÇAISE ET D.R.

ON Y COURT

Un Ibsen vertigineux

Solness le constructeur, d'Henrik Ibsen, mise en scène d'Alain Françon. Théâtre de la Colline jusqu'au 25 avr., 01-44-62-52-52.

Il faut tenir les promesses faites aux petites princesses car elles grandissent et finissent par exiger leur dû et rappeler aux adultes les rêves qu'ils ont abandonnés. C'est ce que fait Hilde, une jeune fille pour qui Solness, architecte cynique, acceptera de construire un château dans les nuages et se brisera le cou. Quand il écrit cette pièce en 1892, Ibsen a tout connu : le paradis de l'enfance, la faillite du père, la misère, l'exil, le scandale, et enfin la gloire avec « Peer Gynt », « Maison de poupée » ou « Brand ».

Tous les abîmes qui s'ouvraient sous les personnages de ces chefs-d'œuvre, on les retrouve ici : le conte, l'histoire de famille ou la fable sur l'art. Alain



Un spectacle
somp tueusement
classique

Françon, qui a souvent monté Ibsen, sait ouvrir toutes ces portes pour mieux les laisser battre sur un clair-obscur fascinant. On est chez Solness, dans son salon avec verrière où se dessine en ombres chinoises la terrasse d'où Hilde regardera Solness escalader la tour qu'il a érigée. On ne sait par où entrent et sortent tous ces personnages, portés par une belle communauté d'acteurs. Violent, cynique, peu à peu ébranlé, Wladimir Yordanoff est Solness qui règne sur les êtres dévastés qu'il a soumis à son ambition et son art. Ainsi son vieil assistant Knut (mer-

veilleux Michel Robin) et Aline, son épouse (Dominique Valadié, boule de douleur somnambule), qui a perdu ses enfants mais surtout ne se remet pas de la perte de sa maison brûlée et de ses poupées. Adeline d'Hermy est Hilde, graine de troll pas simple à jouer. Elle est d'une grâce absolue. Fée, diablesse, elle saute, se cache, cueille des fleurs et bouscule tout. Sa jeunesse ravageuse porte la damnation de Solness. Elle illumine ce spectacle somptueusement classique où l'on regarde les hommes tomber.

ODILE QUIROT

Pariscope

[drame]

Solness LE CONSTRUCTEUR

Wladimir
Yordanoff
et Adeline
D'Hermey

Faut-il avoir peur de la jeunesse ? Du temps qui passe ? Dans cette pièce écrite en 1892, Ibsen pose deux questions essentielles. Quelle est la valeur des œuvres qu'on a construites ? Est-ce que cela méritait de tout leur sacrifier ? Solness, constructeur d'églises puis de « foyers pour hommes », a touché le sublime pour redescendre sur terre. Le héros d'Ibsen est un être complexe en proie à de multiples tourments, un égoïste égocentrique. Il terrorise ses employés, se comporte mal avec sa femme et en goujat avec sa maîtresse. Au faite de sa réussite, il se pense

et agaçante en fillette capricieuse croyant dur comme fer à son prince qui lui a promis dans son enfance de lui construire un royaume. Michel Robin, Gérard Chaillou, Adrien Gamba-Gontard et Agathe L'Huilier complètent notablement la distribution. Et puis, il y a Dominique Valadié. Elle fait merveilleusement entendre les blessures d'Aline Solness. C'est une grande et belle comédienne. ■

Marie-Céline Nivière

Colline

Renseignements page 35.

© Christophe Reynaud De Lage / Wikispectacle



LE TEMPS DU LOISIR

➤ Théâtre

Deux pièces d'Henrik Ibsen Âmes en souffrance

Deux grands metteurs en scène, Thomas Ostermeier et Alain Françon, s'appuient sur des comédiens remarquables et éclairent deux œuvres fascinantes, « les Revenants » et « Solness le constructeur ».

ON N'EN A JAMAIS fini avec Ibsen. Le Norvégien (1828-1906) a été très tôt traduit et joué dans toute l'Europe. Il n'a, depuis, jamais quitté l'affiche et, selon les regards (traductions, mises en scène), son théâtre nous apparaît plus ou moins daté.

Avec « les Revenants », à Nanterre, l'Allemand Thomas Ostermeier dirige pour la première fois des acteurs de culture et de langue française. Il a mis en scène en allemand toutes les grandes pièces de l'écrivain de « Une maison de poupée » et, l'été dernier, à Avignon, « Un ennemi du peuple » avait fait très forte impression. Dans un décor de vidéos enveloppantes et un plateau tournant, les personnages comme le paysage sont pris dans le tourbillon d'un passé qui bégaye. Retour du refoulé, figure de l'interdit qui se répète. La pièce est d'une violence feutrée et les comédiens portent les souffrances et les contradictions des personnages avec une profondeur, une intelligence, une sensibilité bouleversante. Saluons Valérie Dréville, la veuve qui est au cœur de la tragédie, son fils Osvald, Éric Caravaca, le pasteur confidant, François Loriquet, la jeune Régine, Mélodie Richard, son père, Jean-Pierre Gos.

Au tournoiement d'oiseaux de mauvais augure dans « les Revenants » répond la verticalité qui hante « Solness le constructeur », présenté au théâtre de La Colline. Ici, il s'agit d'élévation



Éric Caravaca et Valérie Dréville

et de risque de chute mais ici aussi le passé insiste et crève la surface faussement calme des vies. Dans un décor qui permet de dessiner le bureau de l'architecte, la maison, l'extérieur, les comédiens incarnent avec intelligence les personnages tous douloureux ou trop exaltés. Saluons Michel Robin, délicat, Adrien Gamba-Gontard, son fils, Agathe L'Huillier, la fiancée, et Gérard Chaillou, l'ami de la famille, le médecin. Solness, qui craint la relève et sera perdu par trop de jeunesse, est interprété par un Wladimir Yordanoff maître de la moindre des nuances de cette personnalité complexe. Face à lui, sa femme, Dominique Valadié, absolument époustouflante dans la plus grande rigueur, et l'étourdissante Adeline D'Hermey de la Comédie-Française. L'intrigue, vous la connaissez et si vous ne la connaissez pas, il faut vous en laisser savourer les sombres humeurs, un roman noir, un suspense digne d'un thriller, métaphysique en plus.

> ARMELLE HÉLIOT

« Les Revenants » au Théâtre de Nanterre-Amandiers (tél. 01.46.14.70.00, nanterre-amandiers.com) jusqu'au 27 avril puis en tournée. « le Solness Constructeur » à La Colline (tél. 01.44.62.52.52, www.colline.fr) jusqu'au 25 avril.

MENSUELS ET BIMESTRIELS

ENTRETIEN ► ALAIN FRANÇON

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE
DE HENRIK IBSEN / MES ALAIN FRANÇON

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

De retour au Théâtre de la Colline, Alain Françon met en scène *Solness le constructeur*, de Henrik Ibsen. Une pièce qui touche, comme la plupart des œuvres du dramaturge norvégien, à la question de l'autoréalisation.

Solness le constructeur est la quatrième pièce de Henrik Ibsen que vous mettez en scène. Quel sens donnez-vous au parcours que vous réalisez, depuis 25 ans, au sein de l'œuvre de cet auteur ?

Alain Françon : La première fois que j'ai mis en scène une pièce d'Ibsen, c'était *Hedda Gabler*, en 1987. Je l'ai montée une seconde fois en 1990. Puis, j'ai créé *Le Canard sauvage* à la Comédie-Française, en 1993, et plus récemment *Le Petit Eyolf*, en 2003 au Théâtre de la Colline. En venir aujourd'hui à *Solness le constructeur*, c'est tout simplement continuer d'explorer l'œuvre d'un géant du théâtre. Si on veille à ne pas tomber dans le drame bourgeois, les pièces d'Ibsen sont complexes, rudes à travailler. L'étendue des questions qu'elles posent au monde est immense.

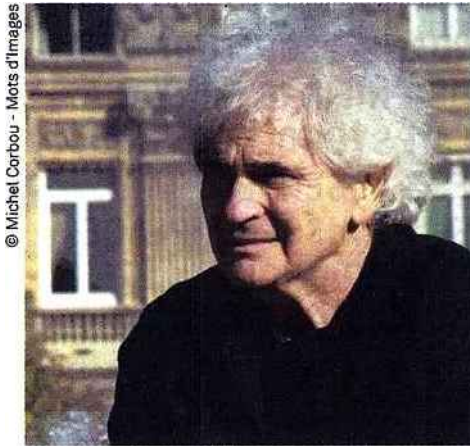
Quelles sont ces questions ?

A. Fr. : Je crois qu'essentiellement, le théâtre d'Ibsen pose la question de l'autoréalisation, l'autorealisation dans la vie ordinaire, mais aussi dans l'art, dans l'accomplissement d'une vocation artistique. Les pièces d'Ibsen racontent que pour s'autorealiser, il faut

cesser de vivre à moitié, ne pas se contenter d'une existence de demi-conscience. Pour cela, il convient de quitter ce que l'auteur appelle « la saleté environnante » pour prendre de la hauteur. Mais, Ibsen dit également que cette prise de hauteur n'a pas grand sens si l'on n'est pas capable, ensuite, de revenir parmi la foule, de redescendre pour retrouver sa place dans le monde.

Comment ces questions se traduisent-elles dans *Solness le constructeur* ?

A. Fr. : *Solness le constructeur* est une pièce très symbolique. Elle raconte l'existence d'un homme qui mène une brillante carrière de constructeur. Après avoir passé une partie de sa vie à élever des églises, il s'attache à construire des maisons pour les hommes. Mais les fondations de sa vie sont fausses. Il est rongé par la peur de voir une nouvelle génération d'architectes prendre sa place, ainsi que par la culpabilité de n'avoir pas su éviter la mort de ses deux enfants, lors d'un incendie. Comme l'a dit Maeterlinck, le théâtre d'Ibsen est un théâtre de l'âme. Les personnages de *Solness le constructeur* racontent, avec leurs



© Michel Corbou - Mots d'images

“LE DIALOGUE IBSENSIEN EST EXACTEMENT L'INVERSE DU DIALOGUE TCHEKHOVIEN : IL EST SOUMIS À UN MOUVEMENT CENTRIPÈTE.”

ALAIN FRANÇON

l'intérieur de la même pièce. Ses dialogues vont constamment vers la périphérie. Ils suivent un mouvement centrifuge.

mots, ce qui est de l'ordre des tourments de leur âme. Ils parlent des forces internes qui les poussent à faire certaines choses, à réprimer certains désirs. Ibsen est un auteur qui a beaucoup travaillé à partir de sa propre vie. À travers ses pièces et leurs personnages, il semble avoir voulu, lui-même, se laver de ses doutes et de ses problèmes de responsabilité.

En quoi les pièces d'Ibsen sont-elles, comme vous le dites, « rudes à travailler » ?

A. Fr. : Ce qui les rend rudes, c'est qu'elles demandent beaucoup de concret de la part des acteurs. Le théâtre d'Ibsen n'est pas totalement décalé du réel. Ses personnages disent tout, ils ne cachent rien. Tout est contenu dans les phrases qu'ils prononcent. L'écoute est donc fondamentale. Si un acteur n'a pas entendu ce que vient de dire son partenaire, il ne peut pas enchaîner. Le dialogue ibsenien est exactement l'inverse du dialogue tchekhovien : il est soumis à un mouvement centripète, il fonctionne comme un entonnoir qui mène à un point précis. Toutes les répliques sont construites pour arriver à une seule conclusion. L'intrigue est d'ailleurs presque unique. Tchekhov, lui, multiplie les fictions à

Ces divergences impliquent-elles un travail différent sur l'espace ?

A. Fr. : Non. L'espace que nous avons conçu pour *Solness le constructeur* (ndlr : la scénographie est de Jacques Gabel) est assez proche de celui que nous avons conçu, l'année dernière, pour *Oncle Vanja*. De spectacle en spectacle, je m'aperçois d'ailleurs que l'espace de mes mises en scène n'est plus ce que l'on pourrait appeler « un contenant », mais davantage une surface. Je veux dire que le plateau est de plus en plus ouvert – sans mur, sans plafond –, que les décors sont de plus en plus sommaires. La scénographie est volontairement réduite à un squelette, aux éléments fondamentaux, strictement nécessaires. La parole poétique n'est ainsi plus enfermée. Elle est laissée à l'air libre.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

Théâtre national de la Colline,
15, rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 23 mars
au 25 avril 2013. Du mercredi au samedi à
20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30.
Tél. 01 44 62 52 52. www.colline.fr.
Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR

Comédie de Reims / 13 Vents - Montpellier

Colline - Paris

depuis le
5
Mars

Wladimir Yordanoff

Le mystère Solness

Wladimir Yordanoff interprète Solness dans la mise en scène d'Alain Françon. Solness un homme qui préfère le titre de constructeur à celui d'architecte, les oeuvres fonctionnelles aux réalisations esthétiques. Solness qui construit et se réalise à l'écart de toutes fondations.



Théâtral magazine : Solness refuse de se faire appeler architecte. Pourquoi ?

Wladimir Yordanoff : Il a bien conscience que tout ce qu'il a bâti s'est fait sur des usurpations, des coups de force, des manipulations, etc. Il commence sa carrière grâce à l'incendie de la maison de sa femme. Il savait qu'il y avait une fissure dans la cheminée, il espérait qu'elle provoquerait un incendie et qu'après il pourrait construire des lotissements sur cet immense parc. L'incendie a eu lieu mais pas à cause de la fissure. Indirectement, il a entraîné la mort de ses enfants. Mais Solness n'en souffre pas. Il souffre de la douleur de sa femme. C'est un homme qui parle à Dieu comme à un égal : "puisque tu m'as pris mes enfants dans l'incendie, je vais arrêter de faire des églises". Il décide de faire une oeuvre architecturale fonctionnelle, des foyers pour les humains. Les choses ont tourné en sa faveur. Et puis, un jour, une jeune fille se présente en lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite dix ans auparavant : un royaume avec des châ-

teaux, des princesses. Et il finira par accepter de construire des châteaux dans les airs avec elle, de monter sur une tour et... de tomber.

C'est une pièce étrange...

Elle fait partie des quatre dernières pièces d'Ibsen. Il revient en Norvège en 1891 après vingt-sept ans d'exil en Italie et en Allemagne et écrit *Solness, Le Petit Eyolf, John Gabriel Borkman* et *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*. D'un seul coup, dans ces dernières pièces, il fait intervenir quelque chose de symbolique, d'onirique comme l'arrivée de cette jeune fille. Solness est un personnage qui intrigue. Il a même inspiré un texte de 300 pages, *Ibsen ou l'autoréalisation dans l'art*, de Ludwig Binswanger.

Est-ce difficile à jouer ?

Il y a deux ans, j'ai joué à la Colline Créanciers et *Mademoiselle Julie* de Strindberg. Strindberg dit tout, Ibsen non. C'est un constructeur dramatique hitchcockien très fort puisqu'il distille des informations les unes après les autres, nous fait d'abord croire à une chose et la page d'après à autre chose. Quand on est face à ce

genre d'écriture où il y a une dizaine de sens possibles, je suis toujours partisan de me mettre à l'endroit où les gens peuvent mettre exactement le sens qu'ils ont envie. C'est à dire qu'il faut trouver un point d'équilibre flou ; jouer clairement le flou.

Avez-vous d'autres projets ?

J'ai joué dans *Amitiés sincères*, un film sorti depuis janvier, avec Gérard Lanvin et Jean-Hugues Anglade. Cela raconte l'histoire d'un trio de quinquagénaires. C'est un film dans l'héritage des films de Sautet.

Propos recueillis par HC

■ *Solness le constructeur, d'Ibsen, mise en scène d'Alain Françon*
5 au 8/03 Comédie de Reims,
3 Chaussée Bocquaine 51100 Reims,
03 26 48 49 00
12 au 16/03 13 Vents, Domaine de
Grammont 34000 Montpellier,
04 67 99 25 25
23/03 au 25/04 Colline, 15 rue Malte
Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52

WEB

Solness le constructeur
Théâtre de la Colline (Paris) mars 2013



Comédie dramatique de Henrik Ibsen, mise en scène de Alain Françon, avec Gérard Chaillou, Adrien Gamba-Gontard, Adeline D'Hermey, Agathe L'Huillier, Michel Robin, Dominique Valadié et Wladimir Yordanoff.

Peintre des âmes, peu porté à la démonstration, Henrik Ibsen est le dramaturge nordique certainement le plus subtil et par conséquent le plus difficile à monter. Il n'aime pas la psychologie et laisse toujours à ses personnages un mystère existentiel irrésolu.

Solness l'architecte, qui se fait appeler "constructeur", est-t-il un mythomane tyrannique ou un homme cruellement habité par la mort de ses deux enfants ? Constructeur d'églises, s'est-il pris pour Dieu ou pour son alter ego ? Règne-t-il sur son entourage par besoin de régner ou parce que rien ne règne plus dans son cœur ?

Wladimir Yordanoff a choisi d'être un Solness peu expansif qui assoit sa domination sur des êtres plus faibles que lui sans avoir vraiment besoin d'élever la voix. Alain Françon a conçu ainsi le drame d'Ibsen dans sa banalité intériorisée. Dans les deux premiers actes, tout tourne autour d'un Solness usé par sa propre histoire.

Il n'est plus l'homme qui construisait les maisons de Dieu, le voilà revenu un simple architecte préoccupé des maisons humaines. Son retour au quotidien, voulu ou subi, il le fait payer cher à sa femme ou à ses collaborateurs. On le

sent en attente, rêvant de repeupler ses "chambres d'enfants" tristement inutiles, quand survient son réveil, sous la forme d'une toute jeune femme qui le pousse à redevenir le Constructeur.

S'en suit un troisième acte, plus lumineux, où le décor de Jacques Gabel prend des airs de campagne nordique. Au triste intérieur de l'atelier de Solness succède une radieuse maison de bois devant laquelle bondit la fraîcheur d'Hilde, la femme-enfant jouée avec une grande conviction par Adeline d'Hermy.

Tous les éléments posés minutieusement par Ibsen prennent enfin sens pour un logique dénouement. Alain Françon a cherché à rendre fluide, limpide, voire évidente, une œuvre qui est loin de l'être.

Il y réussit parfaitement et sa version personnelle du drame d'Ibsen, plus distrayante que mystérieuse, ne souffre pourtant aucun contresens.

Philippe Person

Date : 14/04/13

Théâtre: "Solness le constructeur", en quête de hauteur

THÉÂTRE - Reflet de l'écrivain confronté à la perte de son pouvoir qui entraînerait sa chute artistique, ou simple création dramatique?

Dans Solness le constructeur, Ibsen nous confronte à un devoir et une obsession: la réalisation de soi-même, un accomplissement à travers sa vie et son art.

Fidèle à ces auteurs marqués par leur société, par ces drames sociaux et forts de sens, Alain Françon transforme la **scène** du **Théâtre** de la **Colline** en un espace oscillant entre la vie et la mort. Au cœur d'une scénographie familière, Solness tentera d'atteindre l'inatteignable. Semblable au décor d'Oncle Vania, aux Amandiers, ce dispositif, superposant plusieurs surfaces qui alternent entre intérieur et extérieur, crée une atmosphère particulière et poétique marquant le style d'Alain Françon. Ce territoire familier et réaliste, ces murs, imposent, cependant, ni carcan, ni enfermement. Au-delà de l'espace de la maison, les comédiens s'agitent et s'expriment en toute liberté, allant plus loin que le cadre apparent et illustratif de l'intimité. Couleurs claires et boisées, costumes travaillés et mobilier d'un certain goût, recréent, sans fioriture ou surcharge, une époque et une ambiance bien précises.

C'est au sein de cet espace-temps, presque figé, qu'Hilde apparaîtra comme l'espoir déclenchant la quête ultime de Solness. Symbolisant la vie et le renouveau, mais aussi, emplie de naïveté et de rêves enfantins, elle provoquera, chez l'homme, le désir de réaliser ses envies les plus insensées. Vaincre son vertige et son besoin de contrôle sur les autres, à travers l'élévation. Quitter le rang commun et prendre cette ultime hauteur qui représente la consécration tant désirée du Créateur. Femme-enfant, pleine d'admiration et de croyances passées envers ce constructeur de prodiges, elle le pousse à se surpasser afin de mieux atteindre son but. Poussé par un désir érotique, par cette attirance pour Hilde, Solness se trompe de motivation et échoue dans sa mission.

Trop influencé par cette jeunesse avide de réalisation, par cette énergie envoûtante qui ne s'anime et ne vit qu'à travers ce triomphe attendu, le constructeur retrouvera celle dont il tentait

Évaluation du site

La version francophone du site d'information américain le Huffington Post diffuse des articles concernant l'actualité générale française et internationale.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 96

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

pourtant de s'éloigner. Comme à son habitude, déjà brillante dans La Trilogie de la Villégiature, de Goldoni, à la Comédie-Française, Adeline D'Hermy illumine et anime, comme jamais, ce présent suspendu. Alliant à merveille la part de la femme à celle de l'enfant, elle offre à Hilde un caractère fougueux et une parole passionnée, presque militante. Personnage énigmatique qui représente le passé mais qui en est dépourvu, elle provoque le trouble et instaure l'ascension vers cet échec si cher à Ibsen.

Quant à Vladimir Yordanoff, face à tant de passion et de croyance, il semble quelque peu éteint, marquant faiblement l'évolution de ses ambitions. Reste à saluer Dominique Valadié qui incarne à merveille, de manière presque mécanique, cette femme brisée, cette morte qui tente d'attirer la seule chose qui lui reste dans son abîme. Malgré la menace imminente d'une mort certaine, la vie perdue mais s'imprègne malgré tout de la saveur amère de la défaite humaine.



Plus de critiques sur le blog [Les planches à clous](#)

INFERNO

SOLNESS LE CONSTRUCTEUR : Le couple Ibsen / Françon à la Colline

Publié par Floriane Toussaint le 27 mars 2013 ·



« Solness le constructeur » / mes Alain Françon / d'après Ibsen / Théâtre de la Colline / du 23 Mars 2013 au 25 Avril 2013.

Les mises en scène d'Alain Françon donnent toujours la garantie d'un spectacle léché qui met particulièrement bien en lumière les enjeux des plus grandes pièces du répertoire classique. Après avoir monté Samuel Beckett ou encore Anton Tchekhov ces dernières années, il s'est récemment attaqué à la pièce d'Henrik Ibsen, « Solness le constructeur », présentée en ce moment à la Colline.

Le texte d'Ibsen a pour héros le constructeur Halvard Solness, architecte brillant en fin de carrière. Alors qu'il refuse la relève des plus jeunes, notamment de Ragnar qui travaille pour lui, resurgit de son passé la jeune Hilde. Dix ans auparavant, à l'occasion de l'inauguration de l'une de ses tours, il avait embrassé l'adolescente et lui avait promis de venir la chercher dix ans plus tard et de lui construire un royaume.

La promesse du séducteur est prise au mot : Hilde revient pour réclamer son dû. Les souvenirs émergés d'une telle soirée ramènent le constructeur à son sort. Solness s'admet volontiers fou et avoue que sa réussite ne repose que sur le malheur de l'incendie de la maison de sa femme, qui a entraîné la mort de ses fils jumeaux des suites de l'accident. Conduit à parler par la jeune fille exaltée, il formule que la tragédie de sa vie intime est la condition de son succès professionnel.

L'arrivée d'Hilde introduit une rupture dans sa vie. Alors que Solness s'apprêtait à garder auprès de lui Ragnar et sa fiancée pour empêcher le commis de le surpasser, prêt à détruire les espoirs d'un père mourant, il renonce sous l'influence d'Hilde. Pris d'un élan d'ardeur, il s'apprête à répéter le passé pour la séduire et à vaincre son vertige pour déposer une couronne de fleurs au haut de la tour de sa nouvelle maison.

Le drame d'Ibsen se déroule ici dans une scénographie imposante et réaliste, telles qu'on les retrouve souvent sur la scène d'Alain Françon. Les trois actes de la pièce sont successivement distingués par l'exposition de trois parties d'une même maison. La lumière tamisée des deux premiers actes fait finalement place aux rayons épars du soleil sur une verrière dans le dernier, formant un ensemble particulièrement esthétique.

Dans ce décor, les comédiens apparaissent comme les personnages d'un tableau, à la composition soignée. Le metteur en scène nous offre en effet une très belle direction d'acteurs, notamment perceptible au travers d'Adeline d'Hermy qui interprète Hilde. Incarnation de la jeunesse impétueuse et insolente, elle est saisissante dans sa spontanéité et la richesse de ses nuances.

Le couple qu'elle forme avec Wladimir Yordanoff, Solness, qui domine une bonne partie des scènes, est tout à fait en harmonie. En duo avec l'épouse de ce dernier, Dominique Valadié, Adeline Hermy met en valeur le contraste entre l'expression du devoir résigné face au désir d'ascension et de réalisation de soi qu'elle porte. Michel Robin, enfin, quoique sa présence sur scène soit de courte durée, est profondément touchant dans le rôle du vieux Knut Brovik.

La réussite de la représentation ne tient donc pas tant au talent de chacun qu'à leur mise en contact. Tous, ils investissent l'espace conçu par Jacques Gabel de telle sorte que les allers et venues d'une scène à une autre sont extrêmement fluides. L'intervention d'Alain Françon se manifeste également au travers du jeu entre les corps mis en place, sensuel, brûlant, ou d'une tendresse infinie.

Cette mise en scène ne propose pas de parti-pris particulier sinon celui de donner l'équivalent scénique le plus juste de la pièce d'Ibsen. Les caractères complexes qu'il dessine sont habilement interprétés et sa langue, dense, puissante et extraordinairement moderne, se fait entendre avec beaucoup de clarté. Autant de qualités qui font de ce spectacle un référent, au même titre que les précédents spectacles d'Alain Françon.

Floriane Toussaint-Babeau



Photos Elisabeth Carrechio

Premiere.fr

Solness, le constructeur

La critique de Marie Plantin

- Alain Françon est l'un des rares metteurs en scène capable de passer en toute impunité du public au privé, faisant fi des querelles internes divisant les deux milieux. On lui doit la mise en scène de « Fin de Partie » programmée il y a quelques mois au Théâtre de l'Odéon après une première saison au Théâtre de la Madeleine l'année dernière. Il revient au Théâtre de la Colline, lieu familier dont il a été le directeur de 1996 à 2010, avec une pièce rarement jouée du norvégien Ibsen dont on connaît mieux « Maison de poupée » et « Hedda Gabler », ses hits théâtraux (comme il y a des tubes en musique). Familier de Tchekhov, Edward Bond, Vinaver, entre autres, Alain Françon aime les auteurs aux écritures sèches et directes, sans fioritures poétiques ni afféteries inutiles, qui renvoient le monde et les hommes en un miroir radical et désillusionné. Il s'attache inlassablement à mettre en scène un répertoire dramatique d'où sourd une mélancolie diffuse, jamais dégoûlante mais tenue, élégante même, une mélancolie que l'on pourrait presque qualifier de « philosophique ». Avec « Solness », les motifs existentiels abordés sont nombreux (le deuil, la création, le renouvellement des générations...) et l'histoire de cet architecte tourmenté, ébranlé dans ses fondations, ravivé - rendu à la vie - par la venue d'une jeune fille surgie du passé, éprise de son être et de son travail, a des airs de fable. Alain Françon s'en saisit à sa manière, toujours la même, classique et cadrée, donnant la primauté au texte. Dans un décor amovible, représentation des différentes pièces d'une habitation bourgeoise, les comédiens déploient leur jeu sûr, ample et généreux, en dignes praticiens de leur art. C'est une scénographie sans surprise mais de très bon goût car ni trop pesante ni trop caricaturale, comme une esquisse du genre, laissant place à l'espace (le vaste plateau de la Colline). Somptueuse, la création lumière de Joël Hourbeigt ajoute au raffinement de l'ensemble. Quant à la distribution, Alain Françon s'illustre à nouveau par des choix judicieux : Wladimir Yordanoff est un Solness solide et fragile, impulsif et réflexif, rebutant autant que touchant ; Dominique Valadié interprète sa femme, tout en retenue dans un rôle difficile ; mais la cerise sur le gâteau c'est la juvénile Adeline d'Hermy, de la Comédie-Française, qui campe une irrésistible Hilde, oiseau virevoltant mu par une énergie bouillonnante. Courant à grandes enjambées, sautant bras déployés, se coulant dans le mobilier (chaises et canapé), glissant au sol, elle fait véritablement corps avec le décor, arpente le plateau en long en large et en travers, danse avec l'espace en un tourbillon magnétique. On ne la quitte pas des yeux, conquis par tant de talent et d'allant.

La chute de la maison Solness version Françon

11 mars 2013 Laissez un commentaire



Adeline D'Hermy et Wladimir Yordanoff Photo Elisabeth Carecchio

Alain Françon est un bâtisseur de classiques. On aime parfois sa rigueur comme dernièrement sa *Fin de Partie* de Beckett, on passe souvent à côté d'autres spectacles comme cette version de Solness le constructeur d'Ibsen malgré une très belle distribution.

Il a reconstitué autour de lui un petit air de Comédie-Française. En confiant à **Adeline d'Hermy, promiseuse pensionnaire**, le rôle intrigant de Hilde Wangel, Alain Françon a vu juste. Elle est convaincante avec cette petite pointe d'hystérie nécessaire au personnage (même si parfois elle joue avec nos nerfs). A ses côtés deux virés du français : Michel Robin dans un petit rôle au début et Adrien Gamba-Gontard licencié pendant les représentations de *La Trilogie de la Villégiature* (dans la mise en scène de Françon). L'ancien directeur de la Colline a réuni pour ce spectacle une solide troupe que l'on sent soudée autour du projet avec en tête Wladimir Yordanoff (Halvard Solness) toujours aussi juste et Dominique Valadié (Aline la femme de Solness) bouleversante dans ce rôle de femme brisée depuis la mort de ses jumeaux. Dans cette version de la pièce d'Ibsen, **le rôle d'Aline prend une sacrée épaisseur avec l'interprétation de Dominique Valadié.** « *Aline avait des dispositions pour construire des âmes d'enfant* » dit Solness de sa femme. « *Ici il n'y a rien qui ressemble à un foyer* » lui

rétorque Aline. Le personnage d'Aline rayonne d'une grande beauté intérieure et Dominique Valadié y est pour beaucoup.

Hilde véritable petite diablesse vient donc rompre la monotonie de la vie de Solness, architecte vieillissant, bâtisseur d'églises et de maisons et dont la vie intérieure est brisée. La maison des Solness rayonne un peu avec l'arrivée de cette jeunesse qui bouscule tout sur son passage jusqu'à faire tomber le pauvre Solness.

La traduction du texte a été confiée à l'auteur Michel Vittoz. Il a écrit un très belle adaptation que l'on aurait aimé voir dans une scénographie moins étouffante et une mise en scène plus moderne. Alain Françon excelle dans le classicisme. C'est le cas ici. Alors on se raccroche à sa direction d'acteurs, parfaite comme toujours, mais cela ne suffit à faire notre bonheur.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Solness le constructeur

Des châteaux dans les airs
30 mars 2013, par Julia Blanchi



La formidable troupe que voilà ! Réunis autour d'Alain Françon qui signe une mise en scène efficace et sans fioriture de la pièce d'Ibsen, les comédiens déploient tout leur talent et leur virtuosité pour servir un texte à l'architecture savante et aux échos métaphysiques où la réalisation de soi-même et la quête de vérité sont les thèmes principaux de la parabole.

Halvard Solness est un constructeur accompli. Il n'a plus rien à prouver et mène une vie tranquille dans sa maison auprès de sa femme et de ses collaborateurs. Ce qui le terrifie : que la jeunesse sonne à sa porte et le contraigne à passer la main. Ainsi s'installe un jeu de manipulations malsain entre lui et son jeune assistant dont il craint le talent, par le biais de sa secrétaire, sa maîtresse, mais aussi fiancée du jeune homme.

Un jour, une jeune femme fait irruption dans la vie du constructeur : Hilde Wangel, rencontrée dix ans plus tôt alors qu'elle n'était qu'une enfant, et à qui il a promis de construire un château de princesse. Celle-ci vient réclamer son dû, faisant alors ressurgir les fantômes du passé et exigeant de Solness de réitérer ce qu'il avait fait auparavant lors de leur rencontre : grimper en haut d'une tour nouvellement construite pour y poser une couronne de fleurs. Chose impossible pour Solness qui, depuis, a un vertige incontrôlable.

Un spectacle épuré et formidablement interprété

On connaît la rigueur et l'exigence d'Alain Françon, sa capacité à aller droit au but, à tracer une ligne droite, traversant sans complaisance une oeuvre. Cette vision artistique sert ici particulièrement bien le propos, la pièce du poète norvégien faisant fi de toute considération psychologique vis à vis des personnages, les plongeant irrémédiablement dans l'abîme.

A la fougue de Hilde Wangel, remarquablement interprétée par Adeline D'Hermey, fait face la résignation de la femme et mère coupable, Aline Solness, que Dominique Valadié magnifie par sa nuance et sa sensibilité. Celle-ci connaît bien son mari. Elle a tout compris et assiste impuissante à ce regain de vanité qui le mènera à sa perte, confondant ce que le désir charnel,

provoqué par une rencontre, peut insuffler de vie avec une « véritable éclaircie de l'existence » comme le souligne le metteur en scène. Les comédiens sont tous absolument formidables. Outre ceux cités précédemment, notons également Wladimir Yordanoff qui trouve ici un rôle à sa mesure. Il est tout simplement parfait. Ajoutons à cela une scénographie subtile, détaillée, qui pourrait paraître naturaliste si ce n'était son épure, ses lignes qui suggèrent le statut du constructeur. Corrélée à des lumières très travaillées, cet ensemble est un véritable poème, un tableau où évoluent des personnages en quête d'absolu. Du beau théâtre.

Solness le constructeur

De Henrik Ibsen

Mise en scène Alain Françon.

Texte français : Michel Vittoz

Avec Gérard Chaillou, Adrien Gamba-Gontard, Adeline D'Hermy de la Comédie Française, Agathe L'Huillier, Michel Robin, Dominique Valadié et Wladimir Tordanoff